

RENCONTRES 2001 - DÉBAT PUBLIC - VENDREDI 9 NOVEMBRE TERRITOIRES ET ACTIONS CULTURELLES ET ARTISTIQUES

**Territoires, démolition, transformation
La Loco 2000 à Belfort**

Liste de participants

Henri Taquet/ Directeur du Théâtre Granit
Philippe Berling/ Metteur en scène

Patrick Heberle/Caisse des Dépôts et de Consignations de Franche-Comté
Chantal Deckmyn/Sociologue Architecte
John Kalumbu/Habitant de Belfort
Anne Quentin/ Journaliste, animatrice de ce débat.

PRÉSENTATION

- Anne Quentin :

Je tiens à rappeler à la suite du reportage que vous venez de voir, que ce projet d'action culturelle Loco 2000 s'est déroulé sur 3 ans rassemblant sur le plateau des acteurs professionnels et amateurs ; j'aimerais donner la parole aux initiateurs du projet dont Henri Taquet, directeur du théâtre Granit, scène nationale de Belfort, afin que vous nous disiez ce qui a motivé votre intervention sur un projet urbanistique et comment cela s'est passé ?

- Henri Taquet :

Ce terme d'action culturelle, en tant que théâtre subventionné, est quelque chose qui nous intéresse beaucoup : comment construire une oeuvre qui va se poser la question de commande sociale implicite et quel regard va - t'on porter sur la réalité sociale environnante dans laquelle on est impliqué pour s'en emparer au théâtre, y intégrer les protagonistes que sont les habitants pour qu'il fassent ensemble avec les comédiens ce travail de théâtre ?

Les opérateurs locaux ne nous ont ni informé sur cette démolition, ni passé commande à ce sujet, mais, grâce à la Préfecture, nous en avons été informé et avons sauté sur l'occasion pour proposer une action culturelle. Pour nous, la destruction n'a été qu'un prétexte à faire un travail sur ce qu'elle représentait : cette barre , 1^{er} bâtiment construit sur ce quartier il y a 38 ans, était très emblématique du quartier lui-même, mais aussi du quartier dans la ville et dans un rayon urbain à 30 km à la ronde ; elle représentait aussi un microcosme des transformations sociales, de l'évolution de ces 30 dernières années en terme d'immigration, de pluralité ethnique et de chômage.

- Anne Quentin :

Philippe Berling, en tant qu'opérateur artistique, en quels termes avez - vous été sollicité et pourquoi avez - vous envie de faire de l'action culturelle ?

- Philippe Berling :

J'étais avec 2 artistes en résidence à Belfort : il s'est agi tout de suite de faire une oeuvre artistique, en créant au départ des rencontres avec des artistes et les habitants ; on savait que cela allait être un travail de longue haleine et que ça allait bien sûr parler de la Loco et être joué par une majorité d'habitants, mais aussi avec des comédiens professionnels.

Un travail d'équipe dans une démarche qui associerait le plus de gens du quartier possible ; ça s'est construit au fur et à mesure ; j'ai fait appel à un auteur, Michel Gheude, qui a commencé par des contacts en faisant des enquêtes de terrain associant des travailleurs sociaux du quartier ; le décor, conçu par un professionnel a été construit par les habitants, les costumes par une association de quartier ; il y avait aussi la présence d'un photographe qui a fait un portrait artistique du quartier des résidences (oeuvre exposée au Conseil Général), celle d'un musicien de jazz qui a créé une chanson pour le spectacle, la chorégraphie des parapluies par une chorégraphe de Belfort, bref on a eu l'aide de beaucoup de structures culturelles environnantes et on a organisé le week end des repas d'une centaine de personnes pour favoriser cet échange entre professionnels et habitants.

Pendant 3 ans , beaucoup de contacts auprès des habitants, beaucoup d'ateliers (écriture, théâtre, musique,danse hip hop) ayant donné lieu à des productions pendant le spectacle (6 jeunes du quartier ont écrit un rap ; ; cet échange, ce mélange pendant 3 ans a créé des liens et des ont écrit et chanté un rap pendant le spectacle), chaque comédien professionnel devenait metteur en scène pour un petit groupe, car il y avait 60 participants ; cela a créé des liens, des moments forts qui nous ont tous marqués ; on a voulu mettre le théâtre à disposition des gens du quartier : ils y venaient pour le travail d'atelier, les répétitions, tant et si bien que pendant les 6 représentations, ce lieu devenu convivial et familial a été pris d'assaut par le public ! C'était bien la première fois de ma carrière que ça m'arrivait !

- Henri Taquet :

Notre but n'était pas de faire un énième spectacle amateur mais bien une ambition de faire un vrai spectacle, c'est pour cela qu'on a tenu au mélange avec des professionnels pour aller le plus loin possible ensemble.

-Anne Quentin :

Le regardez - vous avec la même exigence qu'un spectacle de professionnel ? Cela n' a-t-'il été qu' un moment particulier dans votre parcours, ou votre pratique en a - t' elle été nourrie ?

- P. Berling :

Au niveau de l'exigence, ce n'est pas la même que celle d'un spectacle professionnel, mais chacun des participants a eu une discipline de travail exemplaire, ce qui a permis au spectacle d'être beau et émouvant et il est vrai que j'essaye de retrouver cette sincérité des "choses vraies", telles qu'elles se sont passées là, dans mon travail de professionnel.

- Anne Quentin :

John Kalumbu, vous qui êtes habitant ; comment êtes - vous entré dans cette histoire ?

- John Kalumbu :

Je suis enseignant en anglais et, toujours habitant de ce quartier dans lequel j'ai été relogé. J'ai été locataire de la loco pendant 6 ans. Au départ, ce qui a été très intéressant, c'est que nous avons été sollicité par l'auteur pour témoigner afin de construire la trame de la pièce sur des histoires vraies: chacun y a été de son petit récit de vie et moi, je dois dire que cet ensemble n'était pas du tout une tour de Babel et que j'y avais beaucoup d'amis. Une autre chose enthousiasmante c'est que, normalement c'est le peuple qui va au théâtre, là, c'est le théâtre Granit qui est venu à nous ; j'ai tout de suite eu envie de participer à la pièce en hommage à ce bâtiment quia été notre foyer d'accueil.

- Anne Quentin :

Avez - vous continué à faire du théâtre ?

- **J. Kalimbu** :

c'est vrai que j'en avais envie, mais je n'ai pas eu le temps mais j'aimerais bien remonter sur scène et revivre ce type d'expérience, et d'autres habitants aussi, mais nous n'avons pas retrouvé de réel motif...

- **P. Berling** :

Une dizaine ont poursuivi, dans le cadre du théâtre amateur au Théâtre Granit, car Henri voulait que cette expérience sur le quartier ne s'enferme pas sur le quartier même.

- **J. Kalimbu** :

Même si la plupart n'ont pas continué les ateliers, il y a un acquis qu'on ne peut pas mesurer mais cela nous a permis de nous extérioriser, de nous intégrer à la vie associative aussi.

- **Anne Quentin** :

Quel regard la sociologue porte t'elle sur le sujet de la transformation de la ville ?

- **Chantal Deckmyn** :

Ces barres, ce sont des trous de métamorphose dans la ville . J'ai parfois assisté à des implosions d'immeubles où l'on organise autour, pour l'évènement, une espèce d'animation, parfois avec de la musique bizarre, mais là, j'ai eu un peu l'impression d'assister à une corrida, avec une mise à mort ; c'est un peu ce qui caractérise les humains, ce travail de cérémonie autour de la mort ; mais ce qui me frappe ici c'est cette antinomie entre l'espace du théâtre et l'espace de la barre, de la cité : Cette démolition est une proposition fonctionnelle, en aucun cas symbolique, une sorte de délimitation d'un espace avec laquelle les humains doivent se débrouiller, qui est un espace homogène, sans hiérarchie, alors que le théâtre, c'est tout le contraire : c'est un espace hiérarchisé, où chacun à sa place qui a une valeur vectorielle précise par rapport à un centre.

Aujourd'hui, il n'y a ni d'espace public, ni de temps public, ni donc de démocratie, alors j'imagine que ça devait être merveilleux pour ces personnes de pouvoir entrer dans l'espace théâtral, hiérarchisé, avec des lieux mystérieux comme les coulisses, des temps d'ateliers, de répétition vers cette échéance curieuse de la démolition : c'est ce travail de hiérarchisation et de restructuration du temps qui a été réintroduit sur une durée longue de 2 à 3 ans qui m'a paru très intéressant.

- **P. Berling** :

Je suis très content de vous entendre dire cela, car c'est ce qu'on a voulu en mêlant aussi des comédiens professionnels qui étaient comme des petits officiers sous l'impulsion d'un maître d'oeuvre, dans le cadre du théâtre, ces moments hiérarchisés ponctués par ces temps de petits banquets à l'extérieur où tout le monde se retrouvait...

- **A. Quentin** :

Vous disiez que le politique vous a moyennement suivi et par ailleurs, vous avez proposé un spectacle de plateau. J'aimerais que vous nous disiez comment a réagi le public habituel du Théâtre Granit ?

- **H. Taquet** :

La première réticence est venue des collectivités locales qui trouvaient que trois ans c'était trop long et souhaitaient juste un petit évènement d'accompagnement . Quand on leur a dit qu'on voulait un vrai projet de spectacle et qu'en plus on ne savait pas ce que ça allait être, là ils ont paniqué, au début...

la deuxième réticence vient du fait qu'on a voulu que ça se passe dans le théâtre et non dans le quartier afin de rendre centrale cette situation et de la faire partager avec toute la population. Malheureusement la limite de notre travail a été que le public habituel n'est venu qu'en minorité comme si ce qu'on mettait, nous, dans l'enjeu du théâtre, eux, ne le voyait pas de la même manière ...

- C. Deckmyn :

Ca me rappelle que, dans les années 70 on brûlait des bidonvilles, que l'élimination de l'habitat des pauvres était déjà présente et qu'il y a une sorte de plaisir sadique à cette mise à mort, à cette exécution qui a quelque chose de la mise à mort collective sociale, en plus de ces habitations des pauvres, qui entraîne une culpabilité qui nous renvoie à la catharsis des grecs et du théâtre...

- J. Kalumbu:

Je dois dire que cette démolition, sans concertation réelle des habitants, a été vécue comme une catastrophe, et que certains n'ont pas voulu y assister ; dans la pièce il y avait cette phrase : "pourquoi fallait-il détruire ? " qui est une façon de chercher un coupable...

- A. Quentin :

Je voudrais en venir au coût de l'opération ; Henri Taquet, pouvez vous nous en parler ?

- H. Taquet :

Entre la première année d'élaboration, la deuxième de rencontres, d'interviews, d'écriture et de temps d'ateliers, et la dernière de sprint final de la mise en scène, cela a coûté 2 M 4. Que l'essentiel des financements est venu de la Caisse des Dépôts et des Consignations de Franche Comté, un peu du département et de l'office HLM, que la municipalité a fini par y aller et qu'il y a eu un apport de fonds propres sur notre budget au Théâtre Granit, mais que le grand absent a été le Ministère de la Culture, pourtant sollicité.

- A. Quentin :

Mr Héberlé, pourriez-vous nous dire deux mots sur la Caisse des Dépôts et pourquoi vous y êtes allés ?

- Patrick Héberlé :

On est essentiellement sur du financement dans l'ingénierie et la mise en oeuvre de projets dans des programmes de renouvellement urbain. Nous sommes un organisme financeur public sur des financements particuliers, à taux très bas, sur du long terme dans des circuits particuliers.

On était présent depuis longtemps sur Belfort, en réflexion associée avec l'État et la Ville, justement pour que ce quartier puisse sortir de sa monofonctionnalité. Sur 6 scénarios, il n'y avait pas, au départ, celui de la démolition qui est venue en solution de repli.

On était présent sur cette opération plutôt sous l'angle du bâti et de l'ingénierie de projet, donc loin de la culture, mais on sait que souvent les habitants ne sont pas sollicités dans ce type d'opération et nous menons une réflexion du type : "quel contenu donner à la participation des habitants " ; on a donc été séduit pas la dimension de cette proposition, d'autant plus que la Loco était emblématique dans la région mais cristallisait aussi beaucoup de peurs ; ce projet respectait les gens car il y avait une grande exigence culturelle, ils étaient directement associés et cela ne se passait pas en vase clos mais leur histoire se trouvait rapportée au centre ville.

DÉBAT

La responsabilité des politiques et l'implication de l'artiste avec les habitants

- Une jeune femme :

Les habitants ont - t'ils été relogés dans le quartier des résidences ?

- J. Kalumbu :

Oui; nous avons été relogés de manière correcte, et nous ne voulions pas quitter ce quartier qui n'est pas complètement délaissé et on y tenait : ce choix a été respecté.

- P. Héberlé :

La loi dit aujourd'hui qu'il ne faut pas ghettoïser les gens et que le relogement ou la reconstruction ne doit pas se faire au même endroit , mais il faut tenir compte quand même que des liens se sont tissés dans les relations de voisinage et on doit bien sûr tenir compte, avant tout , de l'avis des habitants.

Rachida :

Vous parliez de participation de la population, mais ce qui m'a choqué, c'est qu'au départ vous parliez de démocratie et, une fois l'opération terminée vous parlez de ghetto ; j'ai l'impression qu'on a plus respecté le bâtiment que les gens : quel est le ressenti des gens aujourd'hui et n'y a t - il pas un sentiment d'abandon ?

- P. Berling :

Quand j'ai dit ghetto, je n'ai pas pensé ce que vous pensez mais au contraire le fait qu'ils continuent à faire du théâtre plutôt au Granit, au centre ville, étaient une manière qu'ils ne soient justement pas dans un ghetto...

- H. Taquet :

De démocratie, vous voulez dire dans le travail par rapport au spectacle ?

- Rachida :

Je veux dire que ce n'était pas une demande des habitants mais une commande pour laquelle vous avez utilisé la population pour faire du théâtre et après, plus rien.

- H. Taquet :

Par rapport aux prolongations on ne voulait pas, une fois le travail terminé, rester sur un mode nostalgique ; notre objectif était que cette opération soit un passage pour rendre possible des pratiques qui n'auraient pas eu lieu autrement chez ces habitants ; que va - t'il rester de ces pratiques ? des choses subjectives pour tout un chacun, peut-être une modification dans le rapport aux autres, mais c'est la question artistique qui nous préoccupe et pour ceux qui voulaient continuer de travailler avec nous on souhaitait qu'ils découvrent d'autres choses, dans la continuité mais sans répéter, en déplaçant les désirs : participer à d'autres actions, les faire venir à l'atelier théâtre du Granit, faire du théâtre à l'école...

- Jean Djemad/Directeur de la Cie Black Blanc Beur:

Nous, on a pris l'option justement de répéter dans la continuité !

Sans doute avez - vous fait une bonne opération marketing sur le théâtre et son utilité, mais il y a une dimension qui manque : celle de bonifier un lieu.

J'ai bien aimé la métaphore de la corrida, faite par Mme Deckmyn, et ce non espace non lieu qui est devenu un espace lieu, mais ce lieu étant le théâtre, c'est peut - être là qu'il y a un raté .

J'ai le sentiment que dans ce frottement qui naît de l'artiste à l'habitant il manque quelqu'un : l'élus qui doit justifier de la mort, du deuil, ou de la valeur du pansement, et de l'après) ; je me dis que vous avez fait votre boulot

honnêtement, mais il ne faut pas rater l'occasion de transcender les peurs et créer un espace qui soit tiers(et non ghetto) des espaces de décisions et des espaces symboliques du pouvoir, un espace qui soit une métamorphose réelle d'un lieu dont la valeur objective était à la fois l'histoire de ces cités et ce métissage de problèmes et de conditions.

Je pense aux friches, et j'ai le sentiment qu'il faut défendre l'idée de lieu où l'artiste "habitant" doit pouvoir perdurer en restant confronté à son patrimoine, à sa culture "gelée", en fait, développer des artistes qui ne soient pas condamnés à l'exil institutionnel comme la nature des résidences nous y contraint. En combinant l'ensemble de ces données, j'espère faire apparaître un angle mort : celui qu'une expérimentation qui s'est placée d'une manière différente maintient dans le cycle des idées retrouvées....

- H. Taquet :

Y'en a plein des angles morts : je sais qu'il y a des choses sur ce travail qui n'ont pas abouties...

- Jean Djemad :

C'est le politique qui est visé : ce n'est pas vous qui avez à répondre de cet angle mort !

_ H. Taquet :

Le rapport aux élus est fondamental ; pour nous le travail a été pédagogique, ce qui a permis à une reconnaissance à posteriori des élus sur la justesse de notre proposition et maintenant ils ont une écoute différente.

Mais vous avez aussi parlé du lieu ?

- Jean Djemad :

Oui, c'est là aussi où je situe un angle mort : la valeur d'un lieu qui se construit avec anticipation et participation réelle des habitants :ça produit un effet que vous avez manqué et qui pourtant est fort utile à ce que certaines institutions appellent la fabrication du public....

- P. Berling :

Vous nous reprochez d'avoir utilisé les gens et de les avoir après laissés tomber ?

- J. Djemad :

Non. J'essaye de placer le fait que travailler un lieu en tant que lieu, en tant qu'espace non fini, lieu où l'on expérimente une relation entre les habitants et les artistes et qui a pour condition initiale que les élus portent ça dans leur projet politique, me paraît une manière de replacer une vision qui est critique, dans le meilleur sens du terme, de votre travail ; je suis ravi que des projets de cette nature puissent se reformuler et ma question ne portait pas sur la perception à posteriori des élus sur votre travail(je la connais : vous vous plantez, vous êtes nuls ; vous réussissez, vous êtes parfaits), c'est la question des élus par rapport au projet lui - même.

- J. Kalumbu :

Je n'ai jamais eu le sentiment d'avoir été utilisé par le Théâtre Granit, en tant qu'acteur...

- J. Djemad :

Je n'ai jamais pensé à quelque chose de démagogique dans ce projet vis à vis des habitants. Je ne mets pas en cause le bien être que vous avez eu en tant qu'habitant, mais j'interrogeais la question de la responsabilité des politiques et de l'implication de l'artiste avec les habitants.

-H.Taquet :

Il n'y a pas qu'une seule façon de faire du théâtre et il y a des formes théâtrales qui ne demandent pas à avoir un lieu traditionnel. Ces formes-là ont autant de légitimité artistique que les autres.

Quel est le rapport à un sacré laïque que l'acte artistique entretient aujourd'hui avec son histoire ?

Vitez disait : « il ne faut pas seulement désirer la prière, il faut aussi désirer le temple », et moi j'essaye de faire que ce lieu soit désiré par un maximum de population. Nous, avec ce qu'on a tenté c'est que peut-on construire ensemble pour se parler d'un autre point de vue que celui qui nous clive habituellement. Quant à la question où va l'argent, il faut évidemment s'efforcer de faire que tout l'argent qui est injecté au théâtre public n'aille que vers l'activité artistique, ce qui n'est pas forcément le point de vue des politiques.

On sait tous qu'il peut y avoir une dérive sur certaines attentes du politique : c'est ce qui c'est passé à Aurillac où il y avait une scène nationale et avec le succès du festival la municipalité a mis toutes ses billes là-dessus , et le reste de l'année il ne se passe rien...

-A.Quentin

Je vais être obligé de vous interrompre, bien que cette confrontation entre les gens qui sont dans le théâtre et ceux qui ne le sont pas est intéressante et suffisamment rare pour mériter un autre débat à part entière, mais il ne nous reste plus de temps, aussi je vous remercie pour la qualité de ce débat –ci que nous avons partagé aujourd'hui.